

A close-up photograph of a grey kitten's face. A person's hand with light-colored nail polish is gently petting the kitten's forehead. The kitten has its eyes closed and a content expression. The background is a blurred pattern of pink, white, and black stripes.

J. M. Bronston
L'amour
retombe toujours
sur ses pattes

Best Friend

Ils nous aiment et nous le prouvent

L'amour
retombe toujours
sur ses pattes

J.M.
BRONSTON

L'amour
retombe toujours
sur ses pattes

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Romane Brun*





POUR **e**lle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupouelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

A PURRFECT ROMANCE

Éditeur original

Kensington Publishing Corp.

© J.M. Bronston, 2014

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2015

Remerciements

Je tiens à remercier en premier lieu un homme qui compte énormément pour moi, j'ai nommé Damien Miano. C'est grâce à lui et à ses nombreux contacts que ce livre a pu voir le jour. Sans lui, je n'aurais jamais rencontré ni Liza Fleissig et Ginger Harris-Dontzin ni découvert la fabuleuse agence littéraire LizaRoyce. Avec ses trésors d'énergie, Liza représente ses auteurs comme personne. Je ne peux imaginer ma vie d'écrivain sans elle. J'adresse aussi un grand merci à mon éditeur John Scognamiglio, ainsi qu'à Rebecca Cremonese et à toute l'équipe de Kensington Books : je vous suis infiniment reconnaissante pour l'attention et les égards que vous m'avez témoignés. Vous êtes le rêve de tout écrivain. Avec toute mon affection, je salue également mes deux amies d'enfance : Harriet Harvey, qui a vu naître ce roman, et Sheila Kieran, qui m'a inspirée de plus d'une façon. Je tire mon chapeau aux Six Fantastiques : Janet Asimov, Barbara Friedlich, Leslie Bennetts, Sandra Kitt et Carrie Carmichael, autant de femmes de cœur, d'intelligence et de talent qui m'ont prodigué leurs conseils avisés, leur soutien et leurs encouragements. (Au cas où la lectrice se demanderait pourquoi je n'ai listé que cinq noms,

c'est parce que la sixième du clan, c'est moi !) Je tiens également à exprimer ma reconnaissance envers une amie de longue date, Mary Santamarina, qui travaille à la cour des successions du comté de New York et m'a été une source inestimable de renseignements juridiques. Je ne dispose pas de la place nécessaire pour dresser la liste de tous les amis et associés qui m'ont guidée le long du chemin. Les mots me manquent pour faire part de ma gratitude envers eux pour leur soutien inestimable. Enfin, je remercie mes trois filles, Annie, Mary et Margaret. Vous savez déjà tout ce que vous m'apportez. Merci !

Premier tête-à-tête

Mack observait Bridget. Ou, plus exactement, il la détaillait attentivement et la comparait dans sa tête à toutes les femmes qu'il avait connues. Bridget Berrigan se comportait avec naturel et spontanéité. Nulle trace chez elle des coquetteries ou de l'arrogance présentes chez les autres. Bridget ne passait pas son temps à palper ses fourrures, à tripoter ses bijoux, à examiner sa manucure. Et pour cause. Baissant malgré lui les yeux sur les mains de Bridget, Mack remarqua qu'elles étaient constellées de petites cicatrices, sans doute laissées par les ustensiles de cuisine que maniait la jeune femme. Ce détail, pour une raison mystérieuse, plut à Mack et l'attendrit.

Soudain, comme un coup de poing dans le sternum, il eut une révélation.

Bridget était une *vraie* femme.

Mack Brewster en avait le souffle coupé. Il n'avait pas l'habitude qu'on le prenne de court.

Prologue

Le testament d'Henrietta Lloyd Caswell Willey reposait sur le grand bureau de merisier de M^e Douglas Braye, qui le considérait d'un œil mauvais. Sous ses sourcils broussailleux, une lueur de rage enflammait ses petits yeux gris. Même ses cheveux blancs et rêches se dressaient sur sa tête, comme chargés d'électricité statique. Il pianotait furieusement sur le bureau du bout de son crayon. Derrière lui, trônant au milieu du mur en boiserie, le portrait de son père mort depuis vingt ans, l'imposant Mason Braye Senior, baissait sur la scène un regard austère. Comme son fils, il semblait chercher les mots pour exprimer son mécontentement.

Enfin, à bout d'exaspération, Douglas lâcha son crayon sur l'épais dossier ouvert devant lui, rejeta le buste contre son dossier et tonna :

— Bon sang, mais elle déraillait complètement !

Gerald Kinski gardait le silence. Qu'aurait-il pu répondre ? Entre le pouce et l'index, il préleva nerveusement une peluche qui s'accrochait au revers de son costume à rayures tennis. Puis, d'un geste incertain, il rectifia son nœud papillon. Ensuite, il se passa la main dans ce qu'il lui restait de cheveux grisonnants. Depuis l'annonce de la mort de Mme Willey, il redoutait cette

entrevue. À présent, il se faisait tout petit dans le grand fauteuil de cuir où il était assis. Avec un peu de chance, à force de s'y tasser, il finirait peut-être par disparaître tout à fait.

— Gerry, vous nous devez des explications, malgré un troisième larron du nom d'Art Kohler. Comment avez-vous pu la laisser faire une chose pareille ?

Même dans ses bons jours, Art évoluait dans une espèce de brouillard neurasthénique. Autant dire qu'en cet instant funeste il était encore plus morose qu'à l'accoutumée. La tête enfoncée entre les épaules, les mains plaquées contre son veston (son ulcère s'était réveillé), il faisait les cent pas devant la fenêtre, comme toujours en temps de crise.

— J'ai cru à un caprice, se défendit minablement Gerald. Je pensais qu'avec le temps j'arriverais à la faire changer d'avis...

Il laissa sa phrase en suspens. Il savait comme tout un chacun que nul n'avait jamais fait changer d'avis Mme Willey. De son vivant, malgré ses quatre-vingt-quatre printemps, elle avait une volonté de fer. C'était une sorte de colosse, une force de la nature, une puissance cosmique. Surtout depuis la mort de son mari, Neville, douze ans auparavant. Gerald se remémora ses piètres tentatives pour la raisonner, ses efforts de diplomatie. Pour toute réaction, elle s'était levée, impérieuse.

— Faites ce que je vous dis sans discuter ! avait-elle cinglé avant de quitter la pièce comme un ouragan.

Qui aurait pu se douter qu'à peine trois semaines plus tard, par une belle après-midi d'avril, alors qu'elle sortait pour sa promenade rituelle le long de la luxueuse Park Avenue, elle passerait soudain

de vie à trépas ? Tom, le liftier, lui avait ouvert la porte. Aussitôt, elle avait poussé un petit cri, ses yeux s'étaient révoltés et, murmurant un « Ah ! Mon cher Neville », elle s'était écroulée, morte, dans les bras du pauvre garçon. Tom ne s'en était toujours pas remis.

— Quarante ans que notre cabinet gère la fortune des Willey, tempêtait Douglas à présent, et nous les avons toujours représentés avec le sérieux qui a fait notre renom. Qu'aurait dit mon pauvre père ?

Il gesticula en direction du portrait.

— Je vais vous le dire, moi. Ce cabinet est tombé entre les mains d'incapables, voilà ce qu'il aurait dit.

Braye, Kohler & Kinski était l'un des cabinets d'avocats les plus conservateurs de la ville de New York. Les trois hommes qui le dirigeaient étaient les fils de ses fondateurs. Ils avaient consacré des décennies entières de leur existence à perpétuer la tradition initiée par leurs pères. Or Gerald Kinski, bien qu'ayant depuis belle lurette atteint l'âge de raison, venait de commettre la pire erreur qu'on pouvait imputer à quelqu'un de la profession, il avait laissé un client excentrique obscurcir son jugement.

Art cessa d'arpenter la pièce le temps suffisant pour lever les bras en un geste de désespoir et se lamenter :

— Cette mésaventure fera de nous la risée du barreau de New York.

Entre ses paupières tombantes et ses sempiternels cernes violacés, ses yeux paraissaient plus mornes encore qu'à l'ordinaire. Il fixa le ciel, comme s'il s'attendait que ce dernier leur tombât sur la tête.

— Je sais, bredouilla Gerald Kinski. Je sais.

Le pauvre Gerald sentait s'évaporer toute la dignité qui seyait à sa soixantaine. Comme un élève de CP

convoqué par le directeur, il était dévoré d'angoisse et de honte.

— Quand la presse aura vent de l'affaire... geignit Art.

— Je sais. Je sais, répétait Kinski.

— Tais-toi, Gerry, on dirait un disque rayé ! tonna à nouveau Douglas.

Il s'accouda à son bureau, les bras de part et d'autre de l'odieux testament, et entreprit de se masser les tempes du bout des doigts.

— Seigneur... Soixante-dix millions de dollars, et il a fallu qu'elle les lègue à deux maudits matous.

Il se força à lire le paragraphe qu'il avait sous le nez :

— « En l'absence d'héritiers réservataires, j'ordonne par la présente que l'ensemble de mes biens mobiliers et immobiliers... »

Là, Douglas s'interrompit pour adresser un rictus sardonique au pauvre Gerald qui se tortillait toujours sur son fauteuil.

— Traduction : soixante-dix millions de dollars, Gerry. Rends-toi compte, soixante-dix millions !

Il se domina et reprit sa lecture :

— « ... que l'ensemble de mes biens mobiliers et immobiliers, dont mon appartement du 612, Park Avenue ainsi que tout son contenu, soit placé en fiducie et que les revenus générés par cette dernière soient consacrés exclusivement au soin et à l'entretien de mes chers compagnons, Satin et Organdi, que je désigne comme légataires universels. J'ordonne que ledit appartement ainsi que son contenu demeurent à la disposition de mes légataires en qualité de lieu de résidence principale. Le fonds de fiducie ne sera clôturé qu'à l'occasion du décès des deux légataires. En cas de décès de l'un des légataires, le survivant bénéficiera alors, à perpétuité, de la part du légataire décédé... »

De nouveau, Douglas s'arracha à sa lecture, comme s'il n'en croyait pas ses yeux.

— C'est une aberration, siffla-t-il.

— Je sais. Je sais, dit Gerry.

— Et d'abord, que signifie cet « à perpétuité » ? Tu as perdu la raison, ou quoi ? Un gamin en première année de fac de droit n'aurait pas commis cette erreur grossière !

Gerry haussa les épaules, impuissant :

— Je sais, murmura-t-il. Mais elle insistait.

De son côté, Art Kohler pila au milieu de ses déambulations pour jeter un regard vers le trottoir, quarante-trois étages plus bas. L'espace d'un instant, il parut hésiter, mais tout compte fait, ne sauta pas. À la place, il se laissa tomber lourdement dans un fauteuil.

— Ce bel appartement de Park Avenue, si cosu... gémit-il. Et tout son contenu. De quoi alimenter la salle des ventes de Sotheby's pendant un an. Dix-huit chambres, autant de cheminées. Sept salles de bains. Et la cuisine ! Elle pourrait servir de mess à tout un régiment. Et qui en profitera ? Deux chats ! Gerry, comment as-tu pu ?

— Je sais.

— Mais tu vas cesser de répéter ça, à la fin ? éclata soudain Douglas.

Il se redressa, s'empara d'un crayon et reprit :

— Bien. Concentrons-nous. L'heure est grave, il nous faut agir.

Il se remit à pianoter sur son bureau. Puis il déclara :

— Pour commencer, il nous faut nommer quelqu'un pour s'occuper de ces bestioles. Quelqu'un qui vivra à temps plein auprès d'elles et en prendra soin.

Il se mit à griffonner furieusement sur son bloc-notes.

— Gerry, fais paraître une annonce dans les journaux. Quelque chose de discret, surtout. Dégote-nous quelqu'un de fiable, de sérieux, qui ne fasse pas de vagues. Et qui sache apprécier sa chance : loger à l'œil dans un appartement de rêve contre quelques soins vétérinaires. Je te charge des entretiens, mais tâche de ne pas te tromper, compris ? Si on se débrouille bien, on réussira peut-être à éviter que l'affaire ne transpire dans la presse.

Il laissa retomber sa tête entre ses mains et enfouit ses doigts dans ses cheveux épars.

— Seigneur, maugréa-t-il. Mon père doit se retourner dans son urne funéraire.

1

Le feu passa au vert et des douzaines de taxis impatients s'ébranlèrent. Bridget Berrigan, pour sa part, se réfugia sur la bande blanche au centre de la chaussée juste à temps pour ne pas se faire écraser. Elle aurait dû se montrer plus attentive, mais elle était bien trop excitée pour s'attacher à des détails triviaux tels que la circulation. Elle ne pensait qu'à une chose, sa nouvelle maison, sur le trottoir d'en face. À l'angle de la Soixante-sixième rue et de la prestigieuse Park Avenue.

L'immeuble se dressait devant elle, lumineux sous les rayons du soleil levant, une véritable oasis de paix au cœur de la ville grouillante d'activité. Une marquise verte surplombait une porte de verre et de fer forgé et s'avancait jusqu'à la chaussée. Dessus s'étaient étalés d'élégants caractères.

— 612, Park Avenue, lut Bridget tout haut.

Le grondement de la ville engloutit sa voix. Mais c'était bien là.

Pour la énième fois, elle consulta le billet sur lequel M^e Kinski lui avait écrit l'adresse : appartement 12A.

Levant la tête, elle compta les étages. Le douzième était le dernier. Bridget y vit une vaste terrasse. Des arbustes tendaient par-dessus la rambarde leurs

branches tremblant sous la brise. Bridget, un peu nerveuse en ce grand jour, puisa dans leur spectacle un peu de réconfort. Cette verdure à ciel ouvert lui semblait un heureux présage, de même que le soleil que réfléchissaient les vitres du douzième étage.

Une bourrasque décoiffa la jeune femme. Elle lissa de la main les boucles rebelles qui lui retombaient en cascade sur les épaules. Quand elle dégageait ainsi son visage aux traits délicats, ses cheveux formaient autour d'elle un véritable halo d'or et de feu. Ils frémissaient gaiement sous le vent, renvoyant une myriade d'éclats. Dans ses yeux verts pailletés dansait la flamme de l'euphorie. Les mots de M^e Kinski résonnaient encore à ses oreilles :

— Vous n'aurez presque rien à faire, lui avait-il assuré au cours de ce curieux entretien d'embauche. En attendant l'homologation du testament, tout doit rester exactement dans l'état où Mme Henrietta Willey l'a laissé avant son décès. L'appartement compte dix-huit chambres. Vous aurez à votre disposition une équipe de nettoyage et du personnel de sécurité qualifié. Quant à la cuisine, ma foi, je pense qu'elle conviendra à vos desseins. Comme vous le verrez vous-même, elle a été conçue pour pourvoir à de vastes réceptions mondaines. En somme, je pense que vous serez satisfaite de notre accord.

Satisfaite ? Et comment. « Comblée » aurait été un adjectif plus approprié.

— Mais n'oublions pas l'essentiel, avait ajouté l'avocat. Les chats.

Ah, oui. Les chats. Satin et Organdi. Deux bleus russes du plus haut pedigree, frère et sœur, nés d'une même portée.

L'annonce avait sauté aux yeux de la jeune Bridget.

« Rech. gardien(ne) pour durée indéterminée. Logement fourni. Doit impérativement aimer les chats. »

Bridget avait besoin d'un logement. Elle adorait les chats. Elle remplissait les critères. C'était aussi simple que ça.

En attendant que le feu repasse au rouge, elle se dit :

Soit je suis folle, soit j'ai un ange gardien de compétition. C'est peut-être ma chance. Un coup de pouce du destin. Le cours de ma vie pourrait en être changé.

Alors, folie ou féerie ? Depuis toujours, Bridget vivait à la frontière entre les deux. De nature impulsive, voire risque-tout, ses aventures tournaient parfois au désastre, mais ses mésaventures lui réservaient souvent une foule de bonnes surprises. Comme disait sa grand-mère, qui l'avait élevée : « Cette petite, c'est mon grain de folie et mon rayon de soleil. »

Les bonnes sœurs à l'école formulaient la chose un peu différemment : « Jésus Marie Joseph, disaient-elles en gloussant, faussement désespérées. Notre Bridget Berrigan est vraiment folle à lier. »

Le feu changea de couleur et Bridget se hâta de traverser. En face, au 612, Max le portier montait discrètement la garde, comme chaque matin depuis plus de vingt ans. Il avait la mise impeccable, les boutons de cuivre de son uniforme bleu marine reluisaient. Alors qu'il s'approchait pour ouvrir la porte à Bridget, son reflet se démultiplia dans les panneaux de verre. La jeune femme se présenta, et il lui retourna un sourire poli :

— Enchanté, mademoiselle Berrigan. M. Kinski est déjà arrivé. Il vous attend au 12A.

D'un geste, il invita la jeune femme à s'engager dans le hall en direction des ascenseurs. Il se retourna pour la couvrir d'un regard appréciatif. Avec sa taille fine, ses jambes élancées, ses sandales et sa robe d'été jaune poussin, cette demoiselle avait tout bon.

Bridget, quant à elle, n'avait d'yeux que pour les boiseries sombres du hall d'entrée, ses finitions de cuivre poli et le marbre étincelant du sol où cliquetaient ses talons. Que d'élégance ! Ce cadre lui était farouchement étranger. Elle essaya de se détendre.

Pendant ce temps, de retour à son poste, Max salua Sergueï, le responsable de l'accueil, qui arrivait pour prendre son service.

— Voilà qui devrait nous changer agréablement de la vieille Mme Willey, dit Max.

Tous deux scrutèrent à travers la porte vitrée la jeune femme qui attendait l'ascenseur.

— Mince alors, conclut le portier. Ils en ont de la chance, ces matous.

Sergueï, dont l'anglais restait un peu hésitant, se contenta d'un enthousiaste :

— Tu l'as dit !

Quelques instants plus tard, c'était au tour de Tom, le liftier, de nourrir de telles pensées. Le pauvre. La santé mentale de ce père de sept enfants hyperactifs dépendait du bon déroulement de ses journées de travail. Il avait besoin du havre de paix et de la routine qu'elles lui garantissaient. Il ne s'était toujours pas remis de la mort subite de Mme Willey. En conséquence, dans l'ascenseur qui les emmenait au douzième étage, Tom épia du coin de l'œil la nouvelle résidente et fut rassuré : elle paraissait jeune et en bonne santé. En effet, elle était radieuse.

— Nous y voilà, mademoiselle. Appartement 12A, annonça-t-il une fois parvenu à destination en désignant une porte sur la gauche.

L'étage ne comptait que deux appartements. Le 12B se trouvait à l'autre bout du palier. Entre les deux trônait, sur une console, un vase rempli de fleurs. Un miroir reflétait les portes de l'ascenseur qui se refermèrent sur un Tom soulagé.

Bridget resta seule. À droite de la console, elle remarqua un porte-parapluie en laiton. Il ne contenait qu'un seul parapluie, noir, austère, étroitement enroulé et muni d'un manche à l'ancienne en bambou brun foncé.

Le regard de la jeune femme dériva vers la porte de l'appartement 12B. Qui donc habitait là ? Pas une femme, à en juger par ce parapluie. Il était si sévère, si dépourvu de fantaisie que Bridget se représenta son propriétaire sous les traits d'un octogénaire conservateur et bien sous tous rapports. Un gentleman de la vieille école, un peu distant, voire tout à fait inabordable. Poussant plus loin la rêverie, Bridget affubla son voisin imaginaire d'un costume d'une autre époque : manteau à la coupe parfaite, gants tourterelle, pantalon à fines rayures, cravate noire à l'irréprochable sobriété. Bien sûr, le personnage se distinguerait par son infinie courtoisie et par sa discrétion à toute épreuve. Qui d'autre pouvait habiter une telle adresse ?

D'ailleurs, Bridget doutait de beaucoup croiser ses voisins. Ainsi qu'elle l'avait découvert peu après son arrivée dans cette métropole bondée, les New-Yorkais protégeaient jalousement leur intimité.

Bah, songea-t-elle. Après tout, je suis ici pour travailler. Pas pour perdre mon temps en bavardages.

Elle tapota une dernière fois nerveusement sa cri-nière cuivrée, sourit à son reflet dans la glace pour se donner du courage et sonna.

— Elle est parfaite !

Gerald espérait amadouer ses confrères en les persuadant qu'il avait déniché la perle rare.

— Quand elle a vu les chats, elle a fondu, ajouta-t-il, et ils se sont aussitôt pris d'affection pour elle.

Assis sur le rebord de sa chaise, le buste tendu vers l'avant, babillant, tout excité par la bonne nouvelle, il était l'optimisme incarné. Ce jour-là, il ne se laisserait désarçonner ni par les incessants va-et-vient d'un Art Kohler à la mine catastrophée, ni par un Doug Braye qui, derrière son bureau, tapotait frénétiquement son sous-main du bout de son crayon.

— Elle vient d'une famille nombreuse et a grandi entourée d'animaux dans une petite ville du nord de l'État, poursuivit vaillamment Gerald.

Il s'agissait de les rassurer et de se racheter à leurs yeux, après sa bourde.

— Vous auriez dû voir ça. Les chats l'ont tout de suite adoptée. Quand elle est entrée dans l'appartement, sa mâchoire s'est décrochée. Vous connaissez les lieux, on se croirait dans un musée avec tous ces tapis persans, ces coupes en cristal, ces éditions originales, et puis ce gigantesque salon tout baigné de lumière et ces immenses baies vitrées. Donc, elle se tenait là, transie, quand Satin et Organdi sont arrivés et se sont frottés contre ses jambes, comme s'ils la prenaient pour leur mère. C'était stupéfiant. Elle s'est accroupie dans l'entrée pour les caresser. Ils l'ont sentie minutieusement, puis tous les trois se sont fait des mamours à n'en plus finir. Ça, ils formaient un joli tableau, les deux chats avec leur

pelage bleuté et luisant, et elle avec sa nuée de cheveux roux. Ou blond vénitien ?

Les pensées de l'avocat se mirent à vagabonder.

Si j'avais trente ans de moins ! se disait-il en se remémorant les taches de rousseur de la jeune Bridget, son petit nez mutin, son air frais et candide.

— Allô, Gerry, ici la Terre, grinça Doug.

— Ah, pardon. Je songeais qu'elle avait vraiment l'air sympathique. Et bienveillant, si vous voyez ce que je veux dire. Elle jouait avec ces chats comme une enfant. Elle est jolie d'ailleurs, avec ses boucles et ses grands yeux verts. Satin et Organdi sont entre de bonnes mains.

Mais Art Kohler s'obstinait à craindre le pire :

— Ainsi, elle est jeune et insouciante ? Peut-on lui faire confiance ? L'appartement regorge de trésors d'une valeur inestimable. Saura-t-elle en prendre soin ? Et les chats, saura-t-elle s'en occuper ? S'il leur arrivait quoi que ce soit, on serait vraiment dans la panade. Tu es sûr qu'elle mesure l'importance de sa tâche ?

— Oh oui, sûr et certain. La sécurité et le bien-être des chats reposent sur elle, je le lui ai rappelé de façon tout à fait solennelle.

— Hum. Et tu t'es bien renseigné à son sujet ?

— Cela va de soi. Et je n'ai rien découvert que de très encourageant. Vingt-quatre ans, sans attaches. Ses parents sont morts dans un accident de voiture quand elle était petite et elle a été élevée par sa grand-mère paternelle ainsi que par tout un bataillon d'oncles, de tantes et de cousins. Elle n'a pas de famille à New York. Jusqu'à récemment, elle vivait en colocation avec une amie.

— Elle a fait des études ?

— Oui, à l'Institut culinaire de Hyde Park. Elle s'est spécialisée en pâtisserie. J'ai passé un coup de fil au directeur : il ne tarit pas d'éloges à son sujet. Apparemment, elle est dédiée corps et âme à son métier. Elle a travaillé deux ans au Cheval Vert mais, n'ayant plus de loyer à payer, elle a donné sa démission afin de se consacrer à son projet personnel. Elle rédige un livre de cuisine. Elle a un peu d'argent de côté, de quoi se nourrir et financer son projet. Apparemment, il lui tient à cœur. Elle cherchait justement un endroit pour tester ses recettes quand elle est tombée sur l'annonce. L'immense cuisine des Willey, c'est l'aubaine du siècle pour elle. Quand elle l'a vue, elle était folle de joie.

Folle de joie, c'était peu dire.

La visite avait fortement impressionné Bridget. M. Kinski lui avait montré les appartements respectifs de Neville et d'Henrietta Willey, la bibliothèque, les multiples chambres d'amis, les quartiers des domestiques, la buanderie, le boudoir... Mais il avait gardé le meilleur pour la fin. Quand, enfin, il avait poussé la porte à double battant, découvrant une immense cuisine digne d'un restaurant étoilé, Bridget en était restée sidérée, bouche bée, les yeux écarquillés.

Je suis en train de rêver, avait-elle pensé en admirant les carreaux de faïence scintillants et les équipements de chrome immaculés.

L'annonce, succincte, ne faisait pas mention de cette cuisine. Pourtant, en la lisant, Bridget s'était sentie interpellée. Sur un coup de tête, elle avait postulé et, miracle, voici qu'elle se trouvait à l'aube d'une merveilleuse aventure. Elle devait avoir quelque part une bonne fée marraine.

— Le défunt M. Willey était diplomate de haut rang, lui avait expliqué l’avocat. Avec sa femme, ils organisaient souvent des réceptions pour leurs hôtes de marque. Vous avez vu la salle à manger.

Bridget était encore tout étourdie mais l’avocat poursuivait sa logorrhée. Tout en l’écoutant d’une oreille, la jeune femme se mit à parcourir l’immense espace. Au centre se trouvait un vaste plan de travail luisant de propreté. Elle y passa la main, puis elle effleura du bout des doigts, respectueusement, les poêles, casseroles et autres ustensiles perfectionnés suspendus au-dessus du comptoir. D’innombrables tiroirs en recelaient bien d’autres encore.

— C’est parfait, murmura-t-elle comme à part soi. Absolument parfait.

— La salle à manger peut accueillir vingt convives, continuait l’avocat. À l’occasion de cocktails ou de galas de charité, les Willey recevaient souvent plus d’une centaine d’invités. Comme vous, Mme Willey aimait la bonne chère et, au gré des mutations de son mari, elle avait compilé un impressionnant répertoire culinaire. Elle collectionnait notamment les recettes exotiques. Lors de la visite d’un dignitaire étranger, elle ne manquait jamais de l’attirer dans la cuisine pour que ce dernier lui apprenne à préparer quelque spécialité de son pays. Parfois, ils passaient la soirée aux fourneaux, parmi les cuisiniers, au lieu de se faire des mondanités au salon. Peut-être était-ce là le secret du succès de Mme Willey : lors de ses soirées, on ne s’ennuyait jamais. Ses fêtes étaient très prisées de la haute société.

Mais Gerald Kinski avait ajouté :

— Hélas. Après son veuvage, tout a changé. La mort de son mari l’a profondément affectée. Mme Willey n’a plus jamais été la même. Elle avait

toujours eu un tempérament un peu sanguin, un peu histrion. Elle ne mâchait pas ses mots. Mais on le lui pardonnait, parce qu'elle était brillante et spirituelle et que l'on rencontrait toujours chez elle une foule de personnages intéressants. Une fois veuve, cependant, elle s'est refermée sur elle-même et elle est devenue, ma foi, quelque peu excentrique. Et acariâtre. Elle a fini par faire fuir tous ses amis. Il n'y eut plus ni fêtes, ni dîners. Rien. Et cette cuisine aux luxueux équipements n'a plus servi qu'à préparer ses repas frugaux pris en solitaire. Elle n'avait pas de famille et elle est morte seule et coupée de tous. Quel malheur.

M. Kinski avait marqué une pause pour se remémorer la vieille dame chenu et voûtée qui le fusillait du regard chaque fois qu'il la recevait au cabinet. Une fois qu'elle avait pris une décision, il n'y avait pas moyen de la faire changer d'avis.

— Bref, reprit-il enfin, tout est en parfaite condition, comme vous aurez l'occasion de le constater. Je suis certain que vous ne manquerez de rien pour mener à bien votre projet.

— C'est fabuleux ! s'était exclamée Bridget. Je n'aurais pas pu rêver mieux.

Elle avait prononcé une prière muette pour que les chats jouissent tous deux d'une santé de fer et mènent une longue vie prospère.

— Bien, si vous n'avez plus besoin de moi, avait conclu M. Kinski, je vais vous laisser vous installer. Mais auparavant...

Il avait gagné le fond de la cuisine. Au bout d'une grande table, sur un billot de boucher, l'attendaient une bouteille de bordeaux ainsi que deux verres à pied.

— J'ai pris la liberté de mettre cette bouteille à décanter afin que nous puissions trinquer à notre collaboration.

Il avait servi le vin, tendu un verre à la jeune femme et levé le sien :

— Au succès de votre livre.

Bridget avait humé le contenu de son verre, l'avait aéré d'une main experte puis porté à ses lèvres. C'était un excellent cru. À son tour, elle avait porté un toast.

— Je bois à la santé de Satin et d'Organdi. Longue vie à eux !



10979

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 4 janvier 2015

Dépôt légal : janvier 2015
EAN 9782290102534
OTP L21EPSN001374N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion